

—Partie ! ... enlevée ! ... Frank ... sanglotta la pauvre femme en indiquant la direction que Frank avait prise.

Une idée soudaine frappa M. Smith.

—J'y suis ! s'écria-t-il. Vous rappelez-vous le yacht que nous avons aperçu au large ? Je le reconnais maintenant, c'est celui de Frank Sill. Malheur ! c'est lui qui a enlevé ma fille. Depuis combien de temps sont-ils disparus ?

Madame Smith regarda à la pendule.

—Ils peut y avoir trois quarts-d'heure, dit-elle.

Pourvu que nous arrivions à temps !

Nous n'attendîmes pas l'invitation de M. Smith, nous nous offrîmes de suite à nous mettre sur la trace. Il nous serra la main, pendant que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux.

Un moment après, divisés en deux groupes, à la distance de trois cents pas, nous partions en droite ligne à travers la forêt, dans la direction de l'endroit où nous jugions que le yacht devait se trouver.

Edouard et Jules étaient d'un côté ; M. Smith, Noël et moi, de l'autre.

Nous marchions vite, mais sans bruit, à la manière des sauvages, pour ne pas donner l'éveil.

Après un peu plus d'une heure de marche, nous avions déjà parcouru plusieurs milles lorsque Noël nous fit remarquer qu'il y avait dans l'air une odeur prononcée de fumée.

—Il y a, ou bien il y a eu un feu tout près d'ici, dit-il ; suivons la direction du vent, nous trouverons peut-être quelque chose.

Nous ferons maintenant revenir le lecteur, pour un instant auprès de Flora et de ses ravisseurs.

Depuis l'arrivée de Frank, ils avaient marché pendant longtemps sans s'arrêter. Plusieurs fois, durant la marche, Frank avait demandé à la jeune fille si elle était fatiguée ; mais il n'avait pu obtenir aucune réponse.

Quoique brisée par l'émotion et la fatigue, elle marchait bravement et en silence, au milieu des troncs d'arbres et des racines qui lui ensanglantaient les pieds.

Il vint cependant un moment où ses forces la trahirent. Elle s'arrêta et s'appuya près d'un arbre pour s'empêcher de tomber.

—Halte ! cria Jack à Frank qui marchait de quelques pas en avant.

Le jeune homme se retourna.

—Puis-je vous être utile ? dit-il, en s'approchant de Flora.

Elle ne répondit pas, mais ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle tomba au pied de l'arbre et s'évanouit.

Frank la releva dans ses bras et s'aperçut qu'elle était toute glacée.

—Allume du feu, dit-il à Jack.

—Mais ...

—Point de mais ; je sais que la chose est dangereuse ; néanmoins il le faut.

Quelques minutes après, un feu clair pétillait au pied d'un gros érable. Frank étendit son habit et celui de Jack près du feu et il y plaça la jeune fille en ayant soin d'élever autour d'elle, d'un côté opposé au feu, une haie de branches feuillues qui la garantissaient de l'air frais.

Dans le couvercle de son flacon de poche il fit

tiédir de l'eau-de vie réduite, et parvint à en faire avaler quelques gorgées à la jeune fille qui rouvrit les yeux mais les referma aussitôt.

—Elle n'est plus capable de marcher, dit Frank ; et elle va probablement dormir maintenant. Il va te falloir la porter.

—J'ai déjà porté des fardeaux plus lourds ; et d'ailleurs, je suis, ou plutôt je serai payé pour cela ; embarque !

Il éteignit le feu soigneusement, prit la jeune fille dans ses bras, et se mit à suivre Frank qui s'était orienté de nouveau.

C'est environ une dizaine de minutes après cela que nous étions arrivés dans le voisinage et que Noël avait senti l'odeur du feu. Nous arrivâmes donc tout droit sur l'emplacement du foyer où, heureusement et malgré les précautions de Jack deux ou trois branches sèches s'étaient rallumées et flambaient encore.

Il ne peuvent pas être loin, dit Noël ; maintenant, aux grands moyens !

Le chien de M. Smith que nous avions avec nous, tournait autour du foyer d'un air inquiet et humait la terre d'une façon extraordinaire.

Noël s'approcha de lui et lui fit flairer le manteau de la jeune fille que M. Smith avait apporté.

—Cherche ! dit-il ensuite.

Le chien fit encore deux ou trois tours, puis, il partit sans hésiter en déviant un peu de la course que nous avions tenue jusque là.

Nous partîmes sur ses traces, nous contentant de modérer un peu son allure, afin de pouvoir le suivre.

Au bout d'un quart d'heure de marche, l'animal poussa un aboyement robuste et s'élança en avant, sans que nous puissions l'arrêter. Nous prîmes notre course derrière lui, et au bout de deux ou trois arpents, guidés par la voix du chien, nous tombions droit sur les fugitifs.

Il pouvait être onze heures. La lune qui était levée depuis un quart-d'heure, nous aidait à distinguer un peu dans l'obscurité.

Le chien avait dû s'élançer de suite sur Jack, car ce dernier s'était retourné et cherchait à apaiser l'animal qui paraissait ne pas vouloir entendre raison.

Frank de son côté, comprenait bien ce que cela voulait dire et ne savait pas où donner de la tête.

A la fin, il prit son revolver et allait tirer sur le chien lorsque nous parûmes tout auprès.

—Arrêtez ! cria M. Smith : rendez-vous, où vous êtes morts !

En même temps nous dirigions à la fois nos trois pistolets sur le jeune homme.

Frank abaissa son arme. Mais Jack, qui avait toujours Flora sur son épaule, glissa une main à sa ceinture, saisit son pistolet et fit feu. Nous ne vîmes que l'éclair, et la balle vint frapper l'écorce d'un arbre tout près de M. Smith.

Nous ne pouvions pas riposter à ce feu, dans la crainte de blesser la jeune fille.

Nous nous élançâmes donc en avant afin de contrôler les mouvements du bandit. Comme nous arrivions sur lui, il tira deux autres coups. En même temps, Jules et Edouard, qui avaient entendu la première détonation, paraissaient à dix pas de nous.

[A CONTINUER.]